

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS { Un an 6 f »
France { Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS { Un an 8 f »
Extérieur { Six mois 4 »
Trois mois 2 »

QUAND DONC VIENDRA LA LESSIVE DE LA VOLERIE PANAMISTE?

GRABUGE DE CALICOTS LYONNAIS



A QUAND LA LESSIVE?

Le Panama tire bougrement en longueur. Toutes les fripouilles qui y ont mis un doigt se démènent, kif-kif trente-six mille anguilles qui craignent d'être écorchées vives.

Les jean-foutre veulent étouffer les scandales.

Et y a rien de drôle qu'ils réussissent!

Il est fort possible qu'un de ces quatre matins les quotidiens nous apprennent avec délire que Rouvier et les cinq ou six cents autres crapules qui, dans notre garce de république font le métier de roi, sont tous plus innocents qu'un requin qui vient de naître.

Des tapées de bons bougres vont renouer si ça prend cette tournure.

Et, justement, leur colère prouvera que cet escamotage des scandales a du bon.

Si, aujourd'hui pour demain, les birbes qui tiennent la queue de la poêle, sans pitié pour leurs amis, faisaient un lessivage complet,

Un lessivage aveugle! Quitte à foutre dans les charrettes aux scandales les quatre cinquièmes de leurs meilleurs copains,

On respirerait!

Les pauvres naïfs qui, depuis vingt-sept ans, attendent que la république accouche... d'une réforme, d'un crocodile, ou d'un lapin, Mais qu'elle accouche, nom de dieu!

Ceux-là, ces pauvres daims, en jubilaient kif-kif des petites folles.

Ils auraient vu l'accouchement!

Accouchement bougrement douloureux qui foutrait la mère sur le flanc, à un cheveu de la crevasion finale, mais qui, — la vie étant plus forte que la mort, — inoculerait une santé nouvelle dans la carcasse pourrie du parlementarisme:

La république bourgeoise accouchant de l'Honnêteté,

Ça serait un tableau pas ordinaire!

—o—

Devant un tel spectacle, nous autres, les finauds qui proclamons et prouvons que tous les gouvernements se valent en charognerie,

Que la monarchie est aussi infecte que l'empire, et la république aussi dégobillante que les autres régimes, — on se trouverait cloués par cette apparence d'honnêteté.

Les jobards nous passeraient à la chine:

« Hein, sacré Peinard, t'as voulu nous faire avaler une couleuvre de longueur?

Ah, tu jacassais que tous les gouvernements sont des associations de malfaiteurs d'où ne sortent que misères, vacheries, douleurs, putaineries, mensonges, abrutissement, masturbation, esclavage et autres ignominies dont souffre le populo? Tu t'es fourré le doigt dans l'œil! La république a enfin engendré l'Honnêteté!... »

—o—

Eh bien, non, tas de gobeurs! Bibi ne s'est pas fourré le doigt dans l'œil, ni dans le croupion.

L'Honnêteté!... La gouvernance qui nous gruge est incapable de l'engendrer.

A supposer même que les moineaux qui tiennent la queue de la poêle gouvernementale sacrifient quelques chéquards, — même de leurs amis, — nous serions des jean-le-cul d'en conclure à l'honnêteté gouvernementale.

Ça ne prouverait qu'une chose, c'est qu'il a germé une nouvelle couche de politiciens qui, trop jeunes pour avoir tripatouillé dans le Panama, ne sont pas fâchés de fiche par-dessus bord les vieux barbons qui encombrant la route des honneurs.

Et ce que je dégoise là est exact: le plus enragé à faire un lessivage complet, —

— coûte que coûte, — a été le petit Barthou qui n'a pas trempé dans le Panama, — et pour cause, — il tétait encore à l'époque.

—o—

Au surplus, quand même on nous servirait, sur un plat à barbe, tous les députés et sénateurs qui ont chéquardé à Panama, on ne serait pas au bout du rouleau des scandales.

En effet, les bouffe-galette n'ont pas été les seuls à palper!

Il ne faut pas oublier que les Lesseps, qui ont été des bandits aussi crapulards que le Sultan Rouge, — car, à Panama, ils ont fait crever assez de pauvres bougres pour être à niveau des massacres arméniens de l'an dernier, — ont fait cracher aux jobards un magot d'un milliard et demi.

Or, sur ce pognon, c'est à peine si une centaine de millionnaires ont été utilisés à racler l'isthme, afin de croire qu'on turbinait à creuser le Canal.

C'était du chiquet, nom de dieu!

Les Lesseps savaient parfaitement à quoi s'en tenir: ils savaient qu'ils n'arriveraient pas à creuser le canal, et ils s'en foutaient!

Ce que ces bandits guignaient, c'était de puiser dans les bas de laine des pauvres couillons qui avaient quatre sous d'économies.

Pour faire durer le plaisir, il fallait de toute nécessité que le truc ne soit pas débiné avant que les bas de laine soient fichus à sec. C'est pourquoi, à tous ceux qui manifestaient la plus petite méfiance, les Lesseps s'empressaient de leur fourrer des chèques pleins les poches. Ils étaient d'autant plus généreux que ce n'était pas leur galette qui dansait et qu'ils n'avaient qu'à battre le rappel pour en faire rappliquer à flots.

Les premiers qui palpèrent furent les journaliers!

Et les journaliers s'en souviennent. A preuve, c'est qu'il se produit chez eux le même phénomène que j'ai souligné chez nos gouvernants: les quotidiens qui existaient à l'époque du Panama sont bougrement sobres de détails sur les scandales.

Seuls, réclament carrément le lessivage ceux qui n'étaient pas nés à l'époque, — non pas qu'ils soient plus honnêtes, — mais parce qu'ils n'y a pas mèche de les compromettre.

Les jeunes journaux, les jeunes journaliers, c'est kif-kif les jeunes politicards du calibre de Barthou: ils ne seraient pas fâchés du lessivage panamiste, — simplement pour vivre plus à l'aise en prenant la place des chéquards.

—o—

Sur ce chapitre y en a rudement long à dégoiser: outre les bouffe-galette et les journaliers, y a toute une légion de tripoteurs, — la séquelle des entrepreneurs de travaux, des maquignons d'affaires et aussi toute une ribambelle d'aristos.

C'est à arroser toute cette horde de crapouillards qu'a fondu le milliard et demi empoché par les Lesseps, — sauf le magot qu'ils ont mis de côté pour leur compte, — et qui doit être rondelot, nom de dieu!

Pour aujourd'hui, y a pas mèche que j'en dévide plus long: que les camarades patientent jusqu'à la semaine prochaine, — on reprendra la causette au point où je la laisse.

Seulement, dès maintenant, y a mèche d'assurer une chose; en admettant que, dans l'espoir de nous rapapilloter avec la R. F. les gouvernants risquent le paquet et nous servent un lessivage du Panama, ce ne sera jamais qu'un nettoyage partiel et hypocrite.

Faut nous fourrer ça dans le citron!

La putainerie Panamiste a tellement gagné la Bourgeoisie que si elle voulait s'en nettoyer, l'opération équivaldrait pour elle à un suicide.

La seule lessive efficace et complète, c'est celle que fera le populo quand, dans ses grands jours de colère, il foutra les pieds dans le plat!

Jamais le panier aux écus n'a dansé aussi fantastiquement. Pour toucher des chèques il suffisait d'en vouloir!



Pour la Patrie!

Les médocastres dont je narrais les hauts faits, la semaine dernière, continuent à se distinguer de plus en plus.

Aujourd'hui ils ne s'attaquent plus aux simples bibis, mais ils exercent leur cruauté jusque sur les réservistes.

Et ça par haine du pékin!

Car les réservoirs d'ordinaire se rendent à la caserne en groumant. Or, n'ayant pas le « feu sacré », ils restent l'ennemi naturel du guerrier professionnel.

Le réservoir Desouet, dont je vais jaspiner, avait oublié de se rendre à la caserne pour y tirer ses 28 jours.

C'est un fait qui arrive journellement car, avec cette sacrée chierie d'appels et cette trifouillée d'afiches administratives, y a plus d'un bon bougre qui se rend à la caserne quand c'est pas son tour et, en compensation, y en a bézef qui ne se dérangent pas alors qu'ils sont appelés.

Ca tient tout bonnement à la paperasserie militaire qui ne le cède à rien en gourdiforterie.

Les culottes de peau s'en tambourinent les tempes: la gradaille ne connaît que la consigne et le port d'armes, serongnieugnieu!

Tant pis pour les pauvres bougres qui ne se foutent pas la ciboule à l'envers devant leurs affiches plus idiotes qu'un adjudant qui aurait trente années de service sur la caboche: les pandores ne sont pas créés et mis au monde pour se les rouler dans la farine, et au Cherche-Midi, y a des cellules où les Ramollots s'entendent à merveille pour inculquer les principes de la discipline et apprendre aux pas veinards tombés dans leurs griffes, la date à laquelle ils doivent se rendre à leur corps pour y accomplir une période dite d'instruction.

Desouet en a su quelque chose: il en est mort!

—o—

Vers les premiers jours de février, deux charpentiers-à-Félique venaient chercher Desouet qui, comme je le dis plus haut, avait laissé passer l'époque de ses 28 jours.

Le gas était malade, travaillé par une bronchite chronique, que le frio et les émotions qu'il subit lors de son arrestation et de son incarcération à la prison du Cherche-Midi aggravèrent.

Turellement, il demanda à passer la visite du vétérinaire de la prison.

C'était le coup de grâce inévitable!

Suivant l'usage, il fut reconnu bien portant et bouclé pendant plusieurs jours en cellule. Enfin, le 14 février, on l'en tirait moribond et on l'expédiait à l'hôpital du Val-de-Grace.

Un peu tard, cependant, car Desouet expirait le lendemain!

—o—

Si c'était la première victime des médocastres, on pourrait s'étonner.

On pourrait même espérer que la culotte de peau ministérielle fera une enquête — ces fameuses enquêtes!

On supposerait même que des députés — des rouges, des purs — vont ouvrir leur égout et pousser une engueulade au ministre, — une de ces engueulades que les électeurs sérieux racontent en se rengorgeant devant le zinc d'un troquet.

Mais de la peau! C'est tout fripouille et compagnie. Du reste, il y a à peine quinze jours, les crapulards de l'Aquarium ont cyniquement dégoisé qu'ils étaient confiants dans le dévouement des médecins militaires pour les malades...

Or, c'est le règne et le triomphe de la culotte de peau, et les charognards de la gouvernance se foutent autant de la vie d'un trouble ou d'un prolo que bibi d'une décoration.

—o—

C'est tellement le règne des culottes de peau qu'elles font ce qu'elles veulent, ces brutes-là, — et toujours impunément! Ainsi, sans rime ni raison, elles ont arquépiné un type nommé Nogarel, qui avait tiré trente-deux mois au Tonkin, qui était libéré depuis un certain temps, et l'ont foutu au bloc, en prévention de conseil de guerre, pendant quarante-quatre jours.

Après ce temps-là les culottes de peau ont trouvé que l'accusation n'était pas suffisam-

ment établie et ont débouclé le type qui se demande encore pourquoi on l'a entoilé.

Probablement pour confirmer le vote de la Chambre confiante dans la sollicitude du commandement pour les soldats...

Elle n'est pas cochonne, cette sollicitude.

—o—

En voulez-vous de la sollicitude? C'est pas un article rare. Y en a plein les casernes, les pénitenciers, les ateliers de travaux publics.

Ça regorge de sollicitude, nom de dieu! Y a qu'à se baisser pour en prendre.

Alfred Morel, artibombe au 12^e à Vincennes, en a tâté de la sollicitude. Le gas s'est tireffité vers la fin de mars chez sa mère, cabaretière à Lille. Une fois chez sa vieille, le trouble s'est foutu une balle dans la peau. Il n'a pas eu de veine, le pauvre gas: il s'est raté.

Transporté à l'hôpital, il a déclaré qu'il avait été poussé à cet acte de désespoir à la suite des mauvais traitements et des vexations que lui faisait subir son sous-off.

Et il n'est pas au bout de ses souffrances, le malheureux trouble, car sitôt qu'il sera rétabli, on le fera passer au tourniquet comme déserteur, — et qui sait quelle « sollicitude » l'attend dans les prisons ou à Biribi?

A Grasse, un vitrier du 23^e, Etienne Sieur, s'est foutu un coup de revolver à la tempe gauche.

Le type est flambé!

Sûrement qu'il devait en avoir plein le dos, lui aussi, de la sollicitude.

—o—

Et, tonnerre de dieu, ça monte ferme, les horreurs. Elles ne vont pas cahin-caha, en douceur, elles surgissent dar-dar.

Il y a une quinzaine, le Poteau faisait parler de lui; la semaine passée, il y avait plusieurs condamnations à mort prononcées par les conseils de guerre; aujourd'hui, c'est kif-kif!

C'est bougrement triste, tout ça!

Et dire qu'il y a des types assez indifférents, que ces monstruosité laissent froids!

A Constantine, le conseil de guerre a condamné à mort le nommé Menan, du Bat.-d'Af. pour voies de fait envers un supérieur pendant le service.

Etant à la « grosse », Menan faisait la corvée des goguenots sous la surveillance d'un cabot. Et, dame! celui-ci faisait de l'esprit comme c'est l'usage en cette circonstance.

Exaspéré, Menan qui tenait à la main un couvercle de tinette l'a collé sur la gueule du cabot.

Y a une nuance entre le médocastre du Cherche-Midi, qui, par son incurie, cause la mort d'un réserviste et ce malheureux zéphyr en ayant enduré de toutes les couleurs, se laisse aller à un geste d'impatience.

Les bons bougres rapprocheront les faits s'ils le jugent à propos.

Et de deux:

Toujours du Bat. d'Af.

Lacouture, un joyeux, était puni par un adjudave.

Le galonnard lui faisait faire l'exercice pendant les pauses. Et quel exercice!

Désespéré, le chasseur lança son flingot dans la direction de l'adjuvache en s'écriant: « Comme ça, on ne m'embêtera plus! »

Le sous-off fit un écart et préserva ainsi sa panse d'une boutonnière certaine, pendant que les camarades de Lacouture l'empoignaient et lui retiraient son flingot.

Ce que le gas en vu de vertes et de pas mûres par la suite!

C'est rien de le dire.

A l'instruction, comme devant le Conseil, le gas a revendiqué hautement son acte et il a regretté de ne pas avoir tué l'adjudant.

Au conseil, à Oran, il a déclaré: « J'ai trop souffert. Je demande à être condamné à mort pour sortir de l'armée dont je ne veux plus, à aucun prix, faire partie. »

Cré bon dieu! faut-y en avoir enduré tout de même, pour en arriver là. Aussi le Conseil, en présence de cette attitude, n'a pas barguigné: il a servi la peine de mort à Lacouture qui a écouté la sentence en souriant.

—o—

Et c'est pas fini, malheureusement. Y en aura encore des jeunes fistons déchiquetés par les balles du peloton d'exécution. Y en aura aussi longtemps que le populo croupira dans le fumier social où le tiennent plongé les bandits de la Haute;

Tant qu'il restera acagnardi dans son ignorance crasse;

Et tant que ces atrocités ne lui feront pas lever le cœur et serrer les poings!

Lettres de Montjuich

Je continue à fourrer sous le nez des copains les lettres des torturés de Montjuich.

2^e LETTRE DE J. MOLAS

Voici le récit de mes tortures :

Le 6 août, à 9 h. 45 du matin, le garde Mayans me mit les menottes et me dit qu'il fallait marcher au pas accéléré. Le 7, à 4 heures du soir, je ne pouvais plus faire un pas.

Alors, le garde Parillas entra dans le cachot, tenant un fouet par le bout et m'administra plus de vingt coups avec le manche par tout le corps. A 9 heures du soir, Carreras entra à son tour et recommença la bastonnade en augmentant la dose. Je tentai de me tuer en me précipitant tête première sur la pierre aiguë de la fenêtre et je restai étendu sur le sol, baignant dans une mare de sang, et criant : « Assassins ! Assassins ! » Alors vint le lieutenant Portas, flanqué de huit gardes. Cet officier me demanda ce que ces cris signifiaient : je le lui dis. Alors, des deux mains jointes et formant un volume plus gros que la tête, il me donna un tel coup de poing qu'il m'étourdit. Puis les bourreaux me lièrent les coudes et m'assèrent plus de cent coups de bâton sans regarder où ils frappaient.

Lorsque je fus étendu à terre, Mayans me bâillonna avec la « mordaza », me donnant des coups de poing sur la face afin d'ouvrir ma bouche, qu'il écarta brutalement de chaque côté, puis il me frappa la tête contre le... jusqu'à ce que des flots de sang m'envahissent. Ils voulurent me faire marcher ; comme je ne pouvais pas, Parillas alors me donna des coups de bâton, puis ils me lavèrent la figure. Le caporal Botas, voyant que je buvais mon sang et l'eau, me donna deux coups de poing dans les... (*parties génitales sans doute*).

Le 8 août, bastonnade encore ; le 9, Mayans me mit la « mordaza » à six heures, et me la laissa jusqu'à minuit.

Le 13, Parillas m'administra une telle bastonnade que je tombai comme mort.

Le 14, ils ne me battirent pas et, le 15, Mayans avec Estorqui sans gourdin me menèrent devant le lieutenant. Ce dernier me dit : « Si tu veux que cessent tes souffrances et si tu veux manger, tu vas signer cette déclaration. » Alors il rédigea l'écrit. Voyant que ce qu'il écrivait n'était pas conforme à la vérité, je protestai, mais le signal à la condition que lorsque le juge serait présent...

Il (le juge, sans doute — N. du T.) me demanda si j'avais quelque chose à ajouter. Je lui répondis que tout ce que j'avais signé était faux. Portas alors, une fois de plus, ordonna de me torturer. Je puis affirmer que j'ai subi la torture du feu. J'ai passé de la sorte neuf jours et neuf nuits sans prendre aucune nourriture, sans boire, toujours marchant et sans dormir — tout ensanglanté, avec dix blessures à la tête et le corps noir de coups. Ce récit est très court, forcément, car il me faudrait bien du papier pour le détailler comme il le mérite. Pour ce qui est des souffrances morales, je puis dire que jamais durant ma vie je n'ai souffert autant : les épithètes les plus douces étaient celles de « granuja », d'assassin, etc. Les gardes qui m'ont assassiné avec le plus de sauvagerie sont Mayans, qui peut avoir quelque quarante-cinq ans ; il est décoré ainsi qu'Estorqui, ce qui leur rapporte 20 réales par mois, pour les martyres qu'ils exécutèrent lors de l'affaire du Licéo. Les deux autres sont Parillas et Carreras — celui-ci est de la police spéciale — âgés de vingt-neuf ans, plus ou moins.

Moi la victime,
JOSÉ MOLAS.

Lettre de Francisco Gana

Le 4 août, jour de San Domingo de Gusman, fondateur de l'Inquisition en Europe, à huit heures du soir, me trouvant dans le cachot numéro 13 de la place d'Armes avec dix-sept autres détenus de toutes sortes, un officier et quatre soldats du régiment Alphonse XIII ouvrirent la porte et appelèrent Tomas Esqueri, Juan Ollé et Francisco Gana. On nous conduisit à l'autre bout de la place ; une porte s'ouvrit comme par enchantement : l'officier et les soldats se retirant nous laissèrent entre les mains de l'excellente garde civile.

Au milieu d'un escalier grand et large faisant face à la mer, il y avait un corridor et cinq cachots : dans le cachot n° 1, ils mirent Juan Ollé, moi dans le n° 2 et Esqueri dans le

n° 3. Dans le cachot n° 4 se trouvaient six individus et deux caporaux, dans le n° 5 se tenait le lieutenant Portas.

Arrivé là, ils me lièrent fortement les mains avec des « manillas » (menottes), allumèrent une lampe et me laissèrent. « Ta mission, granuja, etc., est de marcher vite et correctement d'un bout à l'autre du cachot », me dirent-ils, puis ils se retirèrent et me surveillèrent par l'ouverture de la porte.

Au bout de vingt-quatre heures je ressentis des douleurs intolérables dans les bras et dans les mains. Je les priai de me délayer un peu : ils me donnèrent des coups de fouet. Je leur demandai de l'eau : ils me donnèrent de la morue sèche. Comme je leur demandais encore à boire, ils me répondirent en me donnant des coups de fouet par tout le corps et me dirent que si je déclarais qu'il avait lancé la bombe, j'aurais du pain, du vin et qu'ils me laisseraient dormir. Je leur répondis que je n'étais pas, et n'avais jamais été anarchiste, parce que j'avais ces procédés en horreur, et que j'étais républicain. Ils me répondirent que je leur dirais bien la vérité, car ceci n'était que la première partie de la torture.

J'ai passé de la sorte, sans dormir ni manger ni boire et toujours marchant, quatre jours et quatre nuits ! La dernière nuit, les murs me semblaient choses de rêve, je croyais voir à la porte des hommes armés et les pierres me semblaient des morts. Je délirais.

Dans la matinée du 9, les bourreaux entrèrent et me demandèrent si je voulais leur dire le nom de celui qui avait jeté la bombe. Je leur dis que je ne savais de quoi ils parlaient. L'un d'eux, alors, me lia les testicules et la verge et me les tordit. Ce faisant, il me dit que ceci était la seconde partie. Je tombai sans connaissance, et quand je revins à moi, je ne pus faire un pas, tant les ongles des pieds me faisaient mal. Je ne sais ce qu'ils ont fait de moi. Quelle nuit horrible ! que de cris pitoyables j'entendais, venant des autres cachots ! Ce sont là des tourments auxquels on ne peut résister. Si ce n'eût été le nom sans tache de mes parents, je me serais déclaré l'auteur d'un crime aussi horrible que celui de la calle de Cambios, pour ne plus souffrir.

J'ai tenté de me suicider avec une pointe de Paris, très longue, que je plantai par la tête dans le sol et sur laquelle j'essayai de me percer la poitrine et le cœur, mais ils me virent et me retirèrent.

Portas alors me dit : « Tu vois, Gana, on m'avait dit que tu étais l'un des principaux auteurs, mais aujourd'hui je suis renseigné, je sais que c'était une fausse déclaration. Je sais que tu n'es pas anarchiste, mais seulement républicain, etc. ; tout ceci est une plaisanterie... » Ils me retirèrent les menottes et me donnèrent de l'eau, puis du bouillon et me laissèrent dormir. Je me jetai sur l'unique lit que j'avais, le sol, encore humide de mon sang. Je ne pouvais dormir, tant étaient horribles les cris que j'entendais. C'étaient les autres que l'on torturait comme moi. Peu après, j'entendis des coups, puis plus rien autre que les cris rauques des bâillonnés.

Le 9 août, dans la soirée, ils me montèrent dans un autre cachot, bien aménagé celui-là, en me disant qu'il fallait me taire sur ce qui s'était passé.

Les mouches s'emparèrent de mes mains et de mes bras où j'avais des plaies depuis huit jours et me firent beaucoup souffrir. J'ai les mains et les bras marqués pour toute ma vie. Le 21 août, j'eus le bras droit paralysé, je ne pouvais me dévêtir : ceci me dura cinq jours, mais disparut peu à peu.

Le 20 novembre, l'ongle du pouce de mon pied droit tomba, puis celui du gauche — je veux les garder comme souvenir de la barbarie des temps modernes.

Je ne suis pas impliqué dans le procès. J'ignore qui est le juge, je ne l'ai jamais vu et ne tiens pas à le voir, mais ici je suis privé de toute communication depuis le 9 août.

FRANCISCO GANA.

1^{re} Lettre d'Antonio Nogués.

Compagnons, salut !

Comme vous avez pu le voir au conseil, je suis un des accusateurs.

Mais aussi je dois vous dire que j'ai été l'un de ceux qui ont le plus senti la rigueur barbare du martyre. Après mon arrestation, je restai huit jours consécutifs sans manger ni boire, et, sous la menace du fouet, obligé à marcher continuellement, nuit et jour ; et, comme si ce supplice n'était pas suffisant, ils me mirent à nu et me forcèrent à trotter comme si j'étais

un cheval. Mais, à la longue, brisé de fatigue et mourant de faim, je tombai à terre sans connaissance. Alors, ils allumèrent un feu dans lequel ils firent chauffer des fers, et lorsque ceux-ci furent chauffés à point, ils me les appliquèrent sur le corps (1), jusqu'au moment où, ne pouvant résister à l'atroce souffrance, je me déclarai auteur de l'attentat ; mais ils me dirent que ce n'était pas vrai, que l'auteur ils le connaissaient déjà, mais que c'était moi qui en vérité, lui avais fourni la bombe, et que six autres bombes étaient en mon pouvoir ; ces bombes, moi et d'autres les avions abandonnées dans la calle de Tiballer. Pour sortir de ce barbare martyre, j'empressai de répondre affirmativement que tout était vrai, mais cela ne mit pas fin à mon supplice. Je dus supporter le bâillon durant vingt-quatre heures, parce qu'il m'était impossible de donner les noms de mes soi-disant complices. Enfin, ils ne trouvèrent rien de mieux que de me les indiquer, me forçant à faire ma déclaration, face au mur, flanqué de deux bourreaux, le fouet en main. Il en fut ainsi, pour les déclarations comme pour les accusations.

ANTONIO NOGUÉS.

(D'après l'original.)

Il s'arrêta là, entendant l'un des bourreaux qui s'approchait, et dut cacher le papier.

TUYAUX CORPORATIFS

Le congrès annuel des SYNDICATS DES CHEMINS DE FER vient d'avoir lieu à Paris.

Certes, les cheminots ont encore à faire pour être en plein à la hauteur ; malgré ça, ils vont de l'avant toujours et leur évolution se fait dans le sens normal : haine de la politique et des politiciens et conviction qu'ils doivent ne compter que sur eux-mêmes et sur leur énergie propre.

Les tentatives des guesdistes pour tuer le syndicat en province auront aidé à dégoûter les prolétaires des chemins de fer de la politécailerie ;

D'autre part, le jemenfoutisme avec lequel les chameaucrates des compagnies ont toujours accueilli les envoyés du syndicat leur ont prouvé que le seul moyen d'obtenir la plus petitiote amélioration, c'est de la décrocher à la force du poignet.

Et le congrès des chemins de fer s'est senti de cet état d'esprit :

Primo, il a décidé que, désormais, le syndicat ne prendra part qu'à des congrès nationaux ou internationaux *purement corporatifs*.

Deuxièmement, qu'il est inutile d'envoyer des délégués aux compagnies pour leur soumettre les doléances des cheminots.

Ça, c'est pas trop mouche ! Seulement, je me demande où donc les cheminots pêcheront le pognon nécessaire pour toutes ces affiches ?

Car il leur en faudra, des tas et des tas !

En effet, il leur en faudra pour afficher tous les députés.

Oui, nom de dieu, tous sans exception !

Tous ceux qui auront promis.

Car, pas un de ces jean-foutre ne tiendra ses engagements.

La leçon, j'espère, suffira aux bons bougres pour les décider à n'employer désormais les bulletins de vote qu'en guise de torche-culs.

Dans le dernier numéro du *Réveil des Mouleurs*, je découpe quelques becquets d'un flanche galbeux, qui prouve que, de plus en plus, les corporations s'émancipent de la tutelle des politicards :

« Dans les cafés, dans les rues, dans les ateliers, etc., des groupes d'hommes discutent. Le sujet de la discussion est la politique : les uns disent que sans députés le rouage social serait paralysé, les autres ajoutent d'un air inquiet : les lois, qui les ferait ? Reentrant dans l'historique des faits, ils continuent la conversation en prouvant que les députés, il y a quelque vingt ans, ont doté les travailleurs d'une loi établissant la journée de douze heures, que la journée de dix heures a été mise en usage dans tous les grands centres industriels par l'exemple donné par l'Etat, et, d'un ton triomphant, disent que les députés socialistes... travaillent à l'avènement de la journée de huit heures, qui sera octroyée à tous les travailleurs.

« Eh bien, non, péroreurs ; vous êtes dans l'erreur : s'il y a eu des lois de fabriquées

(1) Au milieu de la « Cuadra de Artilleria » on voit encore les pierres brûlées.

pour réglementer le travail, c'est parce que l'opinion publique a contraint les législateurs à donner un simulacre de satisfaction, et ces lois, quoique imparfaites, sont restées sans résultat, par la non application, puisque nos bons patrons ont toute liberté de surmener leurs ouvriers en les retenant dans leurs ateliers pendant un nombre d'heures indéterminé.

« Dans les réunions publiques, les députés font des promesses, mais il est avéré qu'ils ne travaillent que pour le besoin de leur personnalité.

« Nous nous souvenons des grèves des verriers de Carmaux, des porcelainiers de Limoges, nous avons vu des députés prendre fait et cause pour ces dignes travailleurs, mais n'était-ce pas pour le besoin de leur politique? la preuve est convaincante et indiscutable.

« Il y a quelques mois, une grève éclatait dans le Nord, à Lille et Roubaix; elle n'était pas moins intéressante, 1,200 travailleurs étaient sur le pavé sans pain, sans ressources; des enfants criaient la faim comme à Carmaux, mais hélas! nos braves Bourbonneux restaient sourds aux appels réitérés: le député Jules, d'une circonscription de Roubaix, quoique ayant promis son concours, s'est pour ainsi dire dérobé à la tâche. Les journaux la *Petite République* et l'*Intransigeant*, sur lesquels nos députés dits ouvriers avaient une action directe, se sont tus.

« Cette grève, qui avait un caractère purement économique: nos braves camarades voulaient s'emanciper librement, en dehors de toute action politique, réclamant à leurs exploiters le droit à l'existence et l'abolition du surmenage, qui, encore une fois selon les usages de la localité, la loi fixant la journée à 12 heures, étaient méconnus; nos députés, furieux de l'action syndicale, sont restés dans un mutisme complet. Voilà la vérité... »

Eh oui, les bons feux, c'est comme ça! Les députés et les apprentis-députés se foutent de vous!

Quand ces merles-là vous pelotent, c'est parce qu'ils espèrent que vous leur servirez de marchepied, — sinon, ils vous plaquent.

Il n'est que temps que vous vous en aperceviez!



Les Wagonniers de Pantin

Depuis une huitaine, les prolos du bagne Dessouches et David, où l'on construit des wagons, n'étant pas — heureusement, foutre! — assez wagons pour se laisser exploiter jusqu'à la gauche, se sont fichus en grève.

L'exploiteur qui mène le bagne, le nommé David, est, en même temps, maire de Pantin: c'est un radical!

Et il est radical dans l'exploitation, nom de dieu! S'il le pouvait, il pousserait son radicalisme jusqu'à faire turbiner ses ouvriers pour la peau.

En reléquant sa tronche, les bons bougres peuvent se convaincre que l'opinion d'un patron et une crotte de chien, c'est kif-kif bourriquot: qu'un galeux soit d'opinions plus avancées qu'un livarot, il n'en reste pas moins un exploiteur!

C'est mercredi dernier que les turbineurs plaquèrent le boulot: à neuf heures du matin quelques jeunes gas qui n'ont pas frio aux miettes foutirent en branle la cloche de l'usine, puis se répandirent dans les ateliers où, histoire de se dérouiller les abattis, ils mirent à mal quelques meubles de l'exploiteur.

A part les marchandeurs tous les prolos ont plaqué le turbin.

Entre autres réclamations, les bons bougres exigent la suppression du marchandage.

Le David ne veut rien en savoir!

Pourtant, ne serait-ce qu'en sa qualité de maire, le birbe ne doit pas ignorer que, depuis 1848, le marchandage est aboli légalement.

Mais voilà, c'est toujours le même fourbi: les lois ne sont faites que contre les prolos; les quelques-unes qui, dans le fumier du code, ont un aspect favorable au populo n'y ont été introduites que pour nous faire avaler le restant.

Quant à les appliquer, les patrons ont les pieds plats.

C'est ce qui prouve qu'on n'a à compter que

sur nous-mêmes, sur notre poigne et notre énergie.

Si les prolos des wagons ont assez de culot pour imposer leurs volontés à leur singe, ça ira bien: l'animal mettra les pouces;

Mais, tonnerre du diable, s'ils barguignent, tournent autour du pot et mendigotent, — au lieu d'exiger, — ils seront roulés en grande largeur!

—o—

Samedi dernier, un ami du maire, Marius Tétard, — est-il bien nommé cet oiseau, hein! — devait faire une conférence que David devait présider.

Le singe a oublié de venir. Par contre, les grévistes s'y sont amenés en tas et ils ont ramassé un peu de galette.

La question d'Orient était à l'ordre du jour. Mais le populo s'est foutu à faire un fouan du diable, réclamant du pain pour les grévistes et cuspuant David.

Voyant qu'il n'y avait plus mèche d'en placer une, les organisateurs ont fermé le gaz et le populo est sorti en chantant le *Père Duchesne*:

Si tu veux être heureux
Nom de dieu!...

Ah foutre, le maire de Pantin a pu s'apercevoir ce soir-là que si les grévistes ne sont que 400, y a des milliers de prolos qui sympathisent avec eux!

Grève des revendeurs lyonnais

On a bien raison de dire: plus un patron gagne, et plus il veut gagner. Plus un exploitateur est féroce pour son personnel, plus il veut l'être: les moutons ne lui paraissent jamais tordus d'assez près.

C'est ce qui arrive à Lyon, ville où, après la soie et la teinture, la commission en gros des primeurs est un des plus beaux moyens de s'enrichir. Il y a là une dizaine de gros bonnets (je cite dans le tas): Tirveillot; Décugis; Omer-Décugis; Micha-Badin; Pascal; Banet; Laupies; Paviot; Pavant; Joubert, que les lauriers des soyeux, affameurs de canuts, empêchent de dormir.

Ces cochons gras (quand donc viendra la Noël?) gagnent de l'argent gros comme eux, et comme tous les bourgeois lyonnais, ils sont rats à un degré qui n'a plus rien d'humain. Dans cette bougresse de ville, les millionnaires vivent facilement avec cent sous par jour.

J'en connais qui hésitent à mettre deux sous pour prendre le tramway. Tout ça pour se faire ratisser leur pognon dans une Union générale quelconque, ou bien pour le faire boulotter à leurs fils avec de belles cocottes.

On peut juger si, avec des brigands pareils, le populo est malheureux. Eh bien, les commissionnaires en primeurs ont voulu tout dernièrement (c'est un poisson d'avril) imposer des conditions vraiment odieuses aux marchands de primeurs et revendeurs, très nombreux à Lyon, qui turbinent dur et gagnent tant bien que mal — plutôt mal que bien — leur pauvre vie. Ils étaient déjà accablés d'impôts par l'Etat et le lord-maire Gailleton. Les commissionnaires ont voulu leur faire payer un *droit de sortie* (du magasin) de 10 centimes par colis. Ceci pour payer l'usure faite aux caisses, paniers et corbeilles.

On croit rêver en entendant ça! Ceux qui ont de la littérature se rappellent l'*Harpagon* de Molière. Vingt dieux! il va falloir bientôt que les pauvres bougres et les loqueteux se fendent de leurs derniers sous pour fournir le matériel à messieurs les patrons!

Maintenant, voyez un peu les décisions — dignes de Rességuier — prises par la chambre syndicale des commissionnaires:

1° Qu'au cas de mise à l'index d'une maison adhérente, quelle qu'elle soit, les autres maisons s'engagent à la soutenir pécuniairement et à la dédommager des pertes que cet index lui occasionnerait;

2° Que dans le cas de refus par un client acheteur au crédit, au moment du paiement, de solder ses factures avec la sortie, cet acheteur sera immédiatement signalé par la chambre syndicale et mis au comptant dans toutes les maisons;

3° Que tout acheteur qui contribuerait à la mise à l'index ou chercherait à porter préjudice à une maison quelconque serait immédiatement par le même moyen, mis au comptant;

4° Qu'en cas de récidive le susdit acheteur serait mis à l'index et que toutes les maisons lui refuseraient absolument toute vente;

5° Que les mêmes mesures seront appliquées à tout client qui ne prendra pas livraison des marchandises achetées.

Et dire qu'un de ces gaillards-là, le nommé Laupies, était candidat radical aux dernières élections municipales. Quand on est aussi sa-

laud, on a vraiment bonne figure à promettre au peuple plus de beurre que de pain! Laupies peut aller trouver son ami Gailleton et recevoir ses compliments: il a bien mérité de lui.

Turellement, les marchands de primeurs ont rouspété d'autor. Et carrément, ils ont mis à l'index huit des plus grosses maisons. La chambre syndicale de l'approvisionnement et celle des marchands des quatre saisons se sont mis de leur bord. Inutile de dire que le populo aussi est avec eux.

Quinze cents acheteurs sont en grève. On voit d'ici les pertes subies par les commissionnaires. C'est tant mieux!

Les salauds, malgré leur morgue, seront obligés de retirer leur droit de sortie. Ce sera un sale camouflet qu'ils recevront sur la hure.

Rouspétance de Calicots

Après les calicots de Perpignan qui, grâce à l'influence des tomates dans leur lutte contre les galeux, ont obtenu de l'amélioration,

Après ceux de Bordeaux qui, en faisant valser les glaces des grands magasins ont, eux aussi, assoupli leurs exploiters,

Voici que les calicots lyonnais fichent à leur tour les pieds dans le plat.

Et foutre, ils n'ont qu'un tort: c'est d'avoir trop tardé!

Le fait est que, s'il y a un métier enquiquinant, c'est bien celui de calicot.

Les pauvres bougres, ont, il est vrai, la gloire d'être mieux frusqués que les prolos,

Ça leur fait une belle jambe!

C'est pas la possession d'un chouette paletot qui rend libre un bon bougre.

C'est d'avoir de quoi se caler les joues, d'avoir ses coudées franches et de n'être emmerdé ni par les richards, ni par les gouvernants.

Or, les calicots n'ont rien de tout ça!

Donc, ils sont salement esclaves!

Les pauvres types turbinent des douze et quinze heures chaque jour et, au bout de la semaine, ils n'ont même pas le dimanche pour battre leur flemme.

Les employés lyonnais ont soupé de cette vie d'esclaves.

Ils veulent changer ça,

Et ils y arriveront pourvu qu'ils assaisonnent leur lutte contre les patrons, d'initiative, de nerf et de ténacité.

Qu'ils se grouillent, qu'ils ne changent pas de main et leurs galeux baisseront le caquet.

—o—

Depuis quelque temps les employés lyonnais tiraient des plans pour relâcher un tantinet leurs chaînes: s'étant groupés et ayant parloté avec les patrons, ils avaient obtenu des grosses légumes des Grands Magasins Universels, le plus rupin des bagnes commerciaux de Lyon, que le dimanche, ce sacré bazar fermerait à midi.

Va te faire foutre!

Paroles de singes valent autant que men-songes de jésuites.

C'est dimanche dernier que devait être appliquée cette mesquine réforme; or, vendredi, les grosses légumes du Bagne Universel reprenaient leur « parole d'honneur » et annonçaient à leurs employés qu'il n'y avait rien de fait, que la boîte resterait ouverte comme par le passé.

Et, ainsi fut il: le bazar resta ouvert dimanche dernier.

Mais les exploiters avaient compté sans les calicots: ceux des autres magasins qui étaient libres à midi se réunirent illico et, subito presto, ils emmanchèrent une manifestation galbeuse qu'ils décidèrent de faire, non à l'extérieur du Bagne Universel, mais à l'intérieur même de la boîte.

Décidément, les calicots ne sont pas des touristes: s'ils ont autant de poigne que de jugeotte, ils iront loin!

Ils savent varier les moyens: ceux de Perpignan nous ont appris ce que valent les tomates; ceux de Bordeaux ont fait valser les glaces, et voici que les gonnes lyonnais inaugurent les manifestations intérieures.

La rousse, ayant eu vent que les calicots manigançaient un coup de chabanais, organisa un service protecteur aux environs du Bagne Universel.

Autant aurait vullu qu'elle aille pèleriner à Fourvières!

Les manifestants, par petits paquets, passèrent au travers de la pestaille alignée et se glissèrent dans la boîte sans piper mot.

Les singes jubilaient de la bonne idoche

qu'ils avaient eu d'ouvrir: jamais ils n'avaient reluqué foule pareille dans leurs galeries.

Leur joie dura peu!

Quand les bons bougres se trouvèrent empilés à quelques centaines, un charivari monstre commença: des quatre coins de la boîte partirent des coups de sifflets, des hurlements, un bouzan à tout casser, et, dominant tout le bacchanal, une clameur galbeuse, gueulée sur l'air des Lampions: « Conspuez! Fermez la boîte! »

Les exploiters ne s'étaient pas encore vus à pareille noce! Ils appelèrent la police, qui sur pied déjà, ne fut pas longue à rappliquer: avec leurs rages de brutes, les roussins opérèrent une vingtaine d'arrestations.

Le charivari avait attroupe le populo qui, crânement, a pris parti pour les employés: quand les poulards trimballèrent leurs prisonniers, il leur fallut défiler sous les huées de milliers de bons bougres qui leur firent une conduite de Grenoble pas piquée des vers.

— 0 —

Les choses en sont là!

Pour leur premier essai de rebiffade, les bonnes des magasins ont été chouettes.

Et ils vont continuer, nom de dieu! Ils ne sont nullement disposés à caner.

Et, cré pétard, je rengaine ce que je dégoisais en commençant: s'ils y vont dar-dar, avec initiative, nerf et ténacité, ils foutront en déroute toute la sacrée engance patronale.

Puis, quand ils auront décroché la fermeture du dimanche, mis en appétit par ce premier succès, ils exigeront autre chose et, — s'ils opèrent toujours avec le même galbe, — ils réussiront.

Alors, de fil en aiguille, le besoin de revendiquer, jusqu'à libération intégrale, deviendra pour eux chose aussi naturelle que le boire et le manger.

Et, en y mettant une riche dose d'énergie, ils pourraient arriver à canuler leurs singes, pire qu'un régiment de morpions! A tel point que les capitalistes, trouvant que, désormais, le métier d'exploiteur ne nourrit plus son homme, donneraient leur démission.

Ça fait, ex-exploiteurs et ex-exploités vivraient en frangins, se la coulant douce dans une société où on ne se boufferait plus le nez et d'où patrons et gouvernants seraient de sortie.

CHOUETTES RÉUNIONS

A **Tourcoing**, l'autre samedi, conférence par Philippe. Il a chiquement causé et son jaspinage a été gobé.

Deux socialos crétins, — il en pleut dans ces parages! — sont venus seriner qu'il n'y a qu'à croire en Dieu pour que tout marche bien et qu'il faut des syndicats de patrons, parallèles aux syndicales de prolétaires; pour conclure, ils se sont appuyés sur les zizanies engendrées par les guesdistes à la Verrerie d'Albi et en déduire que nous avons tort.

Philippe a répondu à ces bafouilleurs de façon très carrée: primo, il leur a prouvé que si, par impossible, Dieu existait, il serait la plus faramineuse canaille de la création puisque, pouvant empêcher le mal et la misère, il reste coi. Deuxièmement, il a démontré que les syndicats parallèles sont une fumisterie, car il n'y a pas d'alliance possible entre les voleurs et les volés. Troisièmement, il a expliqué que si la Verrerie Ouvrière ne marche pas c'est la faute à l'Autorité qui y fait des siennes.

Et tous les bons bougres d'applaudir ferme, tandis que les crétins allongeaient des blairs piteux.

En quittant Limoges, où il a conféré la semaine dernière, Broussouloux s'est amené à **Fourchambault**.

Les frocards ont fait des pieds et des pattes pour empêcher sa réunion: le dimanche, du haut des égrugeoirs, les raticheons des trois églises du patelin ont fulminé contre le camarade.

De tous ces animaux, c'est le curé de Ste-Gabrielle qui s'est le plus démanché: il a fait dire aux gosses qui s'en vont au catéchisme que si leurs papas assistaient à la conférence ils seraient renvoyés des usines.

Turellement, les mômes à qui la leçon avait été bien faite ont raconté la menace à père et mère.

Mais ça fait autant qu'un lavement administré à la tour Eiffel.

Les bons bougres sont allés à la réunion et Broussouloux a daubé crânement sur toute la squelle qui embrenne le populo de religion.

Et les prolétaires d'applaudir à pleins battoirs!

Samedi, à **Dijon**, Jaurès et Chauvière ont fait une réunion qui n'a pas été brillante pour eux.

Chauvière n'a guère été écouté, quant à Jaurès il n'aurait pas voulu s'engager en plein terrain social et aurait préféré débiter des phrases aussi ronflantes que creuses.

Mais, va te faire foutre! le copain Dhorr est tombé à pic pour lui faire de la contradiction: il a fourré le gniasse de Jaurès dans la mouscaille autoritaire et a servi au populo de la confiture anarchote.

Et les deux paladins du socialisme politiciard ont dû avouer que le copain n'avait pas tort.

Si bien que la conférence a toute été au bénéfice des idées anarchistes.

A **Rouen**, les caboches se décroissent de riche façon. C'est qu'aussi les camarades ne s'endorment pas sur le rôti.

Il y a une quinzaine les copains ont organisé une conférence à **Petit Quevilly**, dans la salle du casino.

Le confrencier, le camarade Guerdat, a jaspiné sur "les moyens d'en finir". Il a expliqué que, par roublardise, les exploiters promettent tout ce qu'on veut avec l'intention bien arrêtée de ne réaliser aucune des réformes qu'ils promettent. Cette hypocrisie a pour résultat de tournebouler les prolétaires et de les diviser en deux camps: les réformistes d'un côté et les révolutionnaires de l'autre.

Alors, on se chamaille... et les richards rigolent!

Il ne faut plus de ça, a conclu Guerdat. C'est aux gens d'attaque qui ont compris la nécessité d'un coup de chambard gigantesque de se démancher carrément pour dessaler les réformistes et leur expliquer que, dans la situation actuelle, le meilleur joint pour foutre à cul toute la charognerie qui nous gruge, c'est la grève générale.

Un des plus galbeux chansonniers de ces vingt dernières années, Jules Jouy, un proto, vient de casser sa pipe.

Déjà, depuis deux ans, il était mort intellectuellement: la folie des grandeurs, engendrée par le sirottage des purées trop bleues, avait tué sa verve. Il n'en reste pas moins un des gas qui ont donné une riche note de révolte.

Aussi, comme ses chansons sont trop peu connues, le Père Peinard se fera un sacré plaisir d'en mettre quelques-unes sous le nez des bons bougres. Je commence cette série avec

LA CHANSON DES OUVRIERS

Air: LA CHANSON DES PEUPLIERS

L'aube frileuse est apparue:
La lune s'éteint dans les cieus.
Regardez passer dans la rue,
Les travailleurs silencieux,
Comme un grand fleuve heurtant l'arche,
Des quatre coins du carrefour,
Avec un bruit d'armée en marche,
Ils vont gagner le pain du jour.

Est-ce l'orage?... Est-ce la houle?...
Les fainéants et les rentiers,
Ecoutez la rumeur qui roule
Sur cette foule...
C'est la chanson des ouvriers! (bis)

La machine, aux doux froufrous d'ailes,
Tourne, souple comme un roseau.
L'enclume, pleine d'étincelles,
Sonne, comme un chant clair d'oiseau.
Auprès de l'usine qui ronfle,
De pourpre ensanglantant le mur,
La forge, où le soufflet se gonfle,
Fait un tableau de clair-obscur.

Dans le bâtiment où font rage
Les marteaux avec les métiers,
Entendez-vous ce beau ramage,
Ce beau tapage?...
C'est la chanson des ouvriers! (bis)

Souvent, par suite du chômage,
L'usine a des airs désolés.
La fabrique est comme une cage
Dont les oiseaux sont envolés.
Luttant bravement pour la grève,
(Et c'est l'histoire d'aujourd'hui!)
Dans un coin, comme un chien qui crève,
Le travailleur reste chez lui.

La mère vend son dernier châte;
Le père n'a plus de souliers;
Comme un lingé, la fille est pâle,
Le petit râle...
C'est la chanson des ouvriers! (bis)



Exploitation dégueulasse

Fourchambault. — L'usine Bouchacourt a pour directeur un sale bougre qui voudrait faire marcher les prolétaires à la trique;

Et, pour l'aider dans sa garce de besogne avilissante cet animal a un ingénieur qui n'est ingénieur qu'en mufferies.

Dans ce bagne, l'outillage est rudement mauvais et comme on y travaille aux pièces, c'est cotonneux: il faut y faire pour sortir sa petite semaine!

Et bien, soit charognerie, soit rapacité, le merle de l'usine trouvant que l'on gagne trop ne fournit que de la très mauvaise marchandise; de cette façon, les pauvres bougres s'esquintent, risquent à chaque instant de se faire casser la gueule et, pour comble, ne gagnent rien, — ou presque rien.

Est-ce à dire que ça continuera longtemps sur ce pied?

Ce n'est foutre pas probable! Les turbineurs ne sont pas assez fausses-couches pour n'avoir pas le nerf de mettre le hola à l'exploitation insensée qu'on leur impose.

Le directeur devrait se souvenir de la conduite de Grenoble qui fut faite à un saloplaud, le nommé Dreux: le charognard fut obligé de déguerpir sous les huées générales des bons bougres.

Contre la ficaille

Toulon. — « Les agents sont des braves gens » dit la chanson; c'est sans doute parce qu'ils sont trop « braves gens » qu'ils sont excrécés par la grande masse du populo.

Une preuve, — après cent autres: Une de ces dernières nuits, vers deux heures du matin, deux pierreuses se prirent de bec et en vinrent vite aux coups.

Un rassemblement se forma et deux flics intervinrent, — moins pour séparer les deux belligérantes que pour les fourrer au bloc.

Illico, plusieurs marins sautèrent sur le dos de la ficaille et délivrèrent une des deux femmes qui se sauva en brailant à pleins poumons.

L'autre pauvre bougresse restait toujours prisonnière: les marins, et aussi des civils que le tapage avait amené, revinrent à la charge pour la délivrer. Malheureusement deux nouveaux sergots intervinrent.

Alors, la bande dégaina, sortit ses revolvers et réussit à tenir en respect le populo surexcité qui, manquant d'armes, n'ayant même pas des cailloux sous la main, ne pouvait guère que gueuler après les sergots.

Et, nom de dieu, les gas ne s'en privaient pas!

Une clameur de colère impuissante bruissait aux oreilles des flics qui, battant en retraite, réussirent à conduire au violon leur prisonnière.

Ces chamailleries entre le populo et la pestaille ne sont pas rares, — ni à Toulon, ni ailleurs.

Ça prouve que, plus on va, plus les bons bougres excrécèrent l'autorité.

C'est mauvais signe pour les pleins-de-truffes!

Y a rien de changé!

Limoges est doté d'un député et d'un conseil municipal socialo.

Les limousins ne connaissent pas leur bonheur!

Il est vrai, malgré que les socialos à la manque tiennent la queue de la poêle, la mistoufle n'a pas diminuée de l'épaisseur d'un cheveu.

Et, en guise de compensation, la liberté dont on jouit à Limoges n'a pas augmenté non plus!

Les copains de la Jeunesse libertaire ont eu la preuve de ce dernier fait la semaine dernière: ils sont allés à la volière municipale pour demander la salle des conférences.

Quand la légumerie qui règne dans ce bagne a su qu'il s'agissait d'une conférence anarchiste faite par Broussouloux, pour dauber sur la frocaille qui actuellement empuante le patelin avec ses garces de "missions", la salle a été refusée.

La conférence a eu lieu quand même!
Et cette mesquinerie, cette étroitesse des

socialos à la manque ne fera que prouver aux bons bougres que tous les gouvernements se valent et que le moins mauvais ne vaut pas une crotte de chien.

Initiatives galbeuses

Rive-de-Gier. — Un jeune fiston m'écrit qu'il constate avec bougrement de plaisir que quelques jeunes gens du patelin commencent à voir clair : ils comprennent enfin qu'ils sont les sempiternels exploités d'une minorité jouisseuse qui, sans notre travail, ne pourrait s'offrir le luxe qu'elle étale à côté de la plus noire des misères.

Et le fiston ajoute que, si difficilement qu'on l'imagine, la propagande n'est jamais impossible : pour faire de la bonne besogne il faut varier ses moyens suivant les milieux et tenir compte du caractère de ceux à qui on parle.

Et surtout, foutre ! vivre autant que possible en conformité avec ses convictions. Ça c'est un grand point : si les inconscients nous voient toujours agir avec franchise et solidarité, ils sont fatalement influencés et sont obligés de convenir que l'idéal que nous préconisons est réellement supérieur puisque, au milieu de la pourriture actuelle, il nous a déjà rendus meilleurs.

Linge sale de socialards

Reims. — Crédiu, il est bougrement sale le linge qu'ont déballé les guesdistes de ce patelin, pas plus tard que la semaine dernière !

Ce lessivage s'est opéré devant le comptoir correctionnel. Et foutre, les chats-fourrés s'en sont payés une sacrée bosse !

Il y a, à Reims, un quotidien, le *Franc Parleur*, qui n'a de franchise que le nom, et qui ne perd jamais une occasion de baver sur les anarchos. Ce torchon est de la famille des ostrogoths qui aperçoivent les pailles dans les chasses des autres, mais ne sentent jamais les poutres qui encombrent leurs lucarnes.

Le rédacteur en chef du *Parleur*, Foulon, a été saqué dernièrement avec toute la mufferie qui caractérise les guesdistes : on l'a balancé sans le moindre égard pour les services rendus. Mirman aurait pourtant dû se souvenir que s'il est bouffe-galette, c'est en grande partie à Foulon qu'il le doit.

Quiche ! La reconnaissance, Mirman l'a à la semelle de ses pieds nickelés !

Mais, laissons ça, ça pue !

De cette lessive de socialos à la manque, — qui serait trop bassinante à raconter par le menu — je ne veux retenir que le fait suivant qui prouve que les guesdistes sont du bois dont on fait les chéquards :

Pour les élections de 1893, un réac de derrière les fagots, mossieu de Montebello, candidat royaliste dans la région, fit casquer cinq cents francs au *Parleur*,... pour lui apprendre à se taire.

Le *Parleur* encaissa la galette, tout en regrettant que le magot fut si maigre ! et accepta les conditions qui étaient de GARDER UNE BIEN-VEILLANTE NEUTRALITÉ À L'ÉGARD DE MOSSIEU DE MONTEBELLO.

Hein, les bons bougres, est-ce assez mal-propre !

Et dire que ces chéquards-là veulent nous la faire à l'honnêteté, — fumi-tes !

Manœuvres malpropres .. et inutiles !

Saint-Quentin. — La flicaille de l'endroit est furibonde, on craint qu'elle n'enrage...

Quoique ça, nul ne parle de la museler !

Et tout ça parce que le *Père Peinard* est gueulé dans les rues. Si ça ne fait pas suer de voir des bourriques se demancher pour empêcher une chose si naturelle !

Cette semaine toute la mouche s'est fichue aux troussees d'un camaro qui fait la vente et lui a fait presque user son récépissé de colporteur à force de lui en demander la vérification.

Outre ça, cette vermine est allée chez les parents du gas pour le faire à l'intimidation. Ça n'a pas pris ! Les queues de rats qui servent de moustache au roussin qui s'était foutu en campagne ne sont pas encore assez raides.

Autre vacherie de même calibre : un prolo qui a eu la main mutilée dans une filature et à qui le singe casque six francs par semaine, n'ayant pas assez pour croûter, résolu de se bombarder vendeur de journaux.

Il s'en va à la sous-préfecture et réclame un récépissé de sa déclaration de colporteur. Avant de lui abouler ce papier, les ronds-de-cuir en ont informé le central, qui, à son tour, en a informé le patron du gas.

L'exploiteur n'y a pas été par quatre chemins ; il a fait appeler le mutilé à son bureau

et lui a dit : « J'apprends que vous voulez faire de la propagande anarchiste. Je ne peux pas souffrir ça ! Et le premier qui en fera, je le fous à la porte... »

Là-dessus, le galeux est allé réciter un *pater* et un *ave* et s'est gonflé le mou à s'en faire péter les tripes.

Le pauvre daim ! ces interdictions sont du même tonneau que les salopises des roussins, — ça n'empêche pas les idées de faire leur chemin.

Des fois, ça fait juste le contraire !

Chasse aux mouches vertes

A **Menin**, un petit patelin de la frontière belge, un douanier a reçu l'autre jour une taouille méritée.

Dans les patelins de frontière les bons bougres s'en vont faire leurs provisions en Belgique : sur le sucre, sur le café, sur le pétrole, etc., ils économisent 50 pour cent, et même plus.

Ça vaut le voyage !

Turellement, la gouvernance y trouve un cheveu : elle voudrait forcer le populo à ne s'alimenter qu'en France, afin de bénéficier de l'impôt.

C'est le vol obligatoire qu'elle force le pauvre monde à subir !

Heureusement, des marioles savent s'aligner pour lui faire la nique : la frontière a beau être empestée de mouches vertes, tous les jours des milliers de bonnes bougresses, de fistons déleurés et de gas à la hauteur s'en vont s'approvisionner à l'étranger.

Et comme les prolos de la frontière ne sont pas des poules mouillées, quand les douaniers veulent leur chercher noise, ils ne barguignent pas : ils leur frochent le lard d'importance !

C'est ce qui est arrivé à Menin : une mouche verte ayant voulu vérifier un paquet que portait une bonne bougresse, s'est fait vérifier le croupion par le soulier d'un riche fieu, le cabaretier Cateau.

La mouche verte s'est rebiffée ! Le populo s'est amassé et lui a trempé une soupe aux petits oignons.

Alors, le douanier, au lieu de se fuiter, sans demander son reste, a voulu commettre une vacherie plus carabinée : il a essayé d'assassiner Cateau ! Le bandit a sorti son revolver et l'a déchargé sur le cabaretier qu'il a blessé à l'épaule.

Au bruit de la pétarade une nuée de mouches vertes sont accourues, sans quoi leur salaud de copain aurait passé un vilain quart-d'heure.

Il eut été cardé d'autor !

Et dire que les douaniers pourraient, avec un brin de jugeotte, s'éviter tous ces arias : pour quoi ne se contentent-ils pas de fumer des pipes de perlot de contrebande, en laissant la frontière se garder seule ?

Tout le monde y trouverait son compte : eux y auraient moins de tintouin et le populo aurait ses coudées franches.

BABILLARDE ROUBAISIEUNE

Mon cher Peinard,

Me voici à Roubaix depuis trois semaines. Il est difficile d'y faire de la propagande : l'armée de Jules Guesde, toute puissante, se composant des petits commerçants de la ville, a pris les dispositions nécessaires pour nous mettre dans l'impossibilité d'expliquer nos idées en public. Nous sommes obligés de tirer des plans.

Voici, je crois, ce qui serait le meilleur pour venir à bout du parti-pris des politiciens : trouver un vaste magasin ou hangar afin d'y donner des conférences périodiques et marcher ainsi pendant six mois, faisant deux conférences par semaine et *sans interruption*, sans se soucier du nombre d'auditeurs. Naturellement, il faudrait faire autour de ces conférences le plus de publicité possible.

De cette façon, en y mettant autant d'énergie que de ténacité, je crois que l'on arriverait à secouer le fanatisme collecto.

Il n'est pas de patelin où la vente des canards se fasse aussi sérieusement qu'ici et à Lille et les camarades qui usent leur voix, et souvent en vain, devraient essayer le truc qu'emploient ici les vendeurs : sans s'esquinter, ils le crient dans les rues, mais ils ne passent jamais devant un caboulot sans y entrer : les copains font le tour de toutes les tables, proposent les journaux à tous les consommateurs.

Ce genre de vente attire souvent bon nombre de quolibets de toute sorte, mais les camarades

sont plus soucieux de la propagande que de répondre aux insanités de quelques-uns. Car, si on est insulté par moment, on satisfait les timides qui n'osent pas prendre les canards dans la rue ni chez eux et qui sont très heureux de les avoir de cette façon.

P

Flambeaux et Bouquins

Sous le titre : *Réflexions sur la propagande collectiviste à Roubaix*, le copain Clayes vient de publier une brochure où il débine quelques-unes des salopises de la clique guesdiste.

Je dis "quelques-unes" ! En effet, si le copain avait voulu raconter toutes les infections qu'ont déjà commises ces sacrés autoritaires il faudrait un bouquin plus gros qu'un dictionnaire.

La brochure, 0 fr. 05 ; en vente chez Sauvage, rue de l'Omelet, cour Lehouk, 16, Roubaix.

Un camaro qui se décarcasse bougrement pour réunir des documents de tout calibre concernant le mouvement anarchiste, vient de publier la *Bibliographie de l'Anarchie*. Dans ce bouquin de 300 pages, Nettlau donne la nomenclature des publications anarchistes parues en toutes langues.

Le volume, 5 francs. En vente aux bureaux du *Père Peinard*.

LA CLAMEUR

Il y a plus de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau ; on est tous d'accord là-dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser : il nous faut patienter !

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent ! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard ! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoique cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarissant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des *bons d'abonnement* de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque bon donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le bon d'abonnement est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le bon complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les bons d'abonnement sont réunis en carnets de quatre ou cinq bons que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus : chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le bon entier ; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occupent de récolter des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des bons : ils nous font parvenir les fonds au fur

et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit : nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra, — et vivra !

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite reconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent, en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. POUGET.

F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloutier, 5, rue de l'Entrepôt, Paris.

E. Pouget, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre. Réunion privée le samedi 10 avril et le jeudi 13, à 8 h. 1/2.

Présenter sa lettre d'invitation à l'entrée.

Pour être invités, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq ; chez Brunet, 8, rue de Panama.

— Bibliothèque sociologique du XII^e. Samedi, à 9 heures, réunion, 125, rue de Reuilly.

— Groupe des X, XI, XIX, XX^e arrondissements. Réunion tous les jeudis et samedis, chez Turpin, 19, faub. du Temple, au premier.

Samedi 3 avril, à 8 h. 1/2, conférence par le camarade Humbert.

Sujet traité : Spiritualisme et Matérialisme.

— L'Internationale Scientifique, réunion tous les mardis, à 9 heures, chez Rosnoblet, 281, rue Saint-Denis, au premier.

Paris. — Mardi 13 avril, réunion du groupe d'études, la *Vraie Justice*, à 9 h. du soir, au café de la Renaissance, 69, rue Blanche.

— L'Ere Nouvelle, groupe d'études sociales, vendredi 16 courant, salle Day, 104, avenue d'Italie, conférence sur « le coopératisme et le phalanstère comme moyens d'action. »

Les *Iconoclastes*, réunion dimanche 11 avril, à 1 heure de l'après-midi, au bord de la Bièvre, porte de Bicêtre.

Saint-Denis. — La *Muse libertaire*, groupe de propagande par la chanson.

Tous les samedis et dimanches soir, tournée de propagande chez les bistrotts.

Quatre-Chemins. — Les Libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2, chez Laffont, 53, route de Flandre.

Aubervilliers. — Les copains des Quatre-Chemins invitent les camarades à venir se concerter dans le but de faire une campagne énergique contre la propagande des raticheons et du jésuite Garnier.

On se réunit chez Laffont, 53, route de Flandre, samedi soir, 8 h. 1/2.

Urgence.

Clichy. — Samedi 10 avril, à 8 h. 1/2 du soir, maison Rossé, rue Casteresse, réunion des camarades ; organisation d'une réunion publique.

Roubaix. — CONTRE LES RELIGIONS NOUVELLES : La semaine dernière, un camarade ayant eu le malheur de perdre un enfant se rendit chez le secrétaire de la *Libre Pensée* pour obtenir le matériel d'enterrement civil.

Le secrétaire lui déclara que la *Libre Pensée* a nommé un convoyeur chargé de la surveillance du matériel et en outre de faire un discours sur la tombe. De plus, le convoyeur touche 3 francs que les non-sociétaires qui réclament doivent verser pour l'obtenir.

Le secrétaire promit le matériel pour la veille de l'enterrement et ne l'apporta que le jour même, une demi-heure après l'heure convenue pour le convoi.

Mais, le père, craignant un piège, avait pris ses précautions : il s'était entendu avec quelques camarades pour confectionner un matériel qui fut prêt à l'heure.

Grâce à cette initiative, les camarades informent tous les anti-religieux qu'ils tiennent à leur disposition un matériel pour convoi civil d'enfant, — et dans un mois au plus tard le matériel complet pour tout âge.

Ceci dit, nous tenons à déclarer que notre critique ne s'adresse à aucun parti politique, mais exclusivement aux prêcheurs et dogmatiseurs de religions nouvelles.

Le Groupe Libertaire de Roubaix.

P. S. — Toutes personnes qui désirent faire les enterrements en dehors de toutes religions peuvent s'adresser rue Newton, 50. Le matériel sera prêté gratis.

Limoges. — Le groupe d'études sociales, la *Jeunesse libertaire* se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, faubourg de Paris, 131.

A chaque réunion, causerie, chants, poésies libertaires.

Le Père Peinard, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire* sont en vente au kiosque Moreau, place Denis-Dussoubs.

Rouen. — Le groupe libertaire de Rouen se réunit tous les samedis au local habituel.

Petit-Quevilly. — Le groupe la *Jeunesse Libertaire* du Petit-Quevilly et du Grand-Quevilly se réunit tous les vendredis au local habituel.

S'adresser au copain Bordenave, 42, rue Martinville, Rouen.

Fourchambault. — Les copains se réunissent tous les dimanches au local convenu, demander l'adresse au vendeur.

Le copain Comte, vendeur du *Petit Parisien*, porte à domicile les journaux libertaires, les lui demander.

Marseille. Les libertaires organisent pour le samedi 17 avril une grande soirée familiale dans la salle de la brasserie Noaille. Entrée rue Thubaneau, 46.

Grand concert suivi de bal, causerie par le camarade Calazet.

Sujets traités : Historique des religions. Le piano sera tenu par un camarade. Au bénéfice de la propagande.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Lille. — Poissonnier, 24 bis, r. des Roblets, répare les montres, pendules, pianos et tous les instruments à cordes.

Petite Poste

C. Reignac. — P. Lille. — J. Millau. — B. Rouen. — C. Nice. — R. Hyères. — M. Beaune. — O. K. Gmund. — D. Revin. — G. Cavailon. — S. Cette. — G. Vienne. — G. Orléans. — B. C. Albi. — V. Nîmes. — C. Havre. — B. Angers. — M. Avignon. — B. Liencourt. — F. Amiens. — V. Rive-de-Giers. — C. Saumur. — B. Rouzon. — P. Bordeaux. — M. Bruxelles. — G. Carmaux. — G. Marseille. — D. Mores. — B. St-Quentin. — V. Reims. — M. Bradford. — N. Eurville. — R. Bézencet. — O. La Couture. — Reçu règlements, merci.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PERE PEINARD : Collecte à la réunion de Faure, salle Laroche, Lyon, 7 fr. 50.

— V. Nîmes : Les POÉSIES ROUGES sont épuisées depuis belle lurette.

— Le camarade Vernet, à Rive-de-Gier, demande l'adresse de Gourdouze Adrien, de Marseille.

— Prière aux camarades de ne plus écrire à Chapon à Fourchambault.

POUR LE JOURNAL-AFFICHE, PUBLICATION INTERMITTENTE, AU GRÉ DES ÉVÉNEMENTS, D'AFFICHES DU PERE PEINARD AU POPULO.

Reims. — Emilin Philippe, 0.25 ; André Philippe, 0.15 ; Gaston Philippe, 0.15 ; Philippe, 1 fr. ; Delphire Henri, 0.50 ; un compagnon, 0.50 ; Thlinger, 0.25 ; H. V., 0.25 ; Grumbert, 0.25 ; Foudrinier, 0.50 ; la mère Peinard, 0.20 ; un ex-député qui ne veut plus être candidat, 0.50 ; Gloria Victis, 0.50 ; un anarcho, 0.20 ; tous pour un, un pour tous, 0.20 ; pour moi, 0.20 ; un copain, 0.15 ; pour la propagande, 0.20 ; un ennemi de la cléricanaille, 0.25 ; un ennemi du commissaire, 0.20 ; un peinar, 0.15 ; pour pendre le pape, 0.10 ; Tordeux, 0.20 ; un copain, 0.20 ; François Binot, 0.15 ; Edouard Rinst, 0.10 ; Vatel, 0.20 ; Varnier, 0.20 ; Victor Emile, 0.15 ; une copine, 0.10 ; un copain, 0.10 ; Youpin, 0.20 ; Désiré, 0.20 ; un faiseur de cocus, 0.20 ; un convaincu, 0.20 ; Ed. Fontaine, 0.15 ; un copain, 0.15 ; un prolo, 0.25 ; un autre prolo, 0.25 ; Jules Hurart, 1 fr. — Total : 9 fr. 05.

Aubervilliers. — Paul Meunier, 1 fr. ; excédent d'écot, 0.30 ; A. André, 0.20 ; Emile Langlois, 0.50 ; Valentin, 0.50 ; supplément, 0.15 ; Monet, 0.50 ; vive l'anarchie, 0.15. — Total : 3 fr. 30.

TOURNÉE DE CONFÉRENCES

Broussouloux continue sa tournée de confé-

rences par Bourges, Orléans, Tours, Angers, Le Mans, Saint-Nazaire, Lorient et Nantes.

Les camarades de ces villes et des patelinis intermédiaires qui jugeraient que des conférences peuvent y être organisées sont priés d'écrire illico au Père Peinard, 15, rue Lavieuville, Montmartre Paris.

RÉGION DU NORD. — Les camarades qui désirent avoir un orateur dans les villes suivantes : Calais, Armentières, Dunkerque, Boulogne, Denain, Liévin, Lens et villes intermédiaires peuvent se mettre en relation avec le camarade Massey qui est à leur disposition, lui écrire à l'adresse ci-dessous : Massey, rue Newton, 50, Roubaix.

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce, Biribi, en quatre couleurs. L'affiche prise aux bureaux du Père Peinard, 1 fr. 25 ; par colis postal 2 fr. — Il n'y a qu'un très petit nombre d'exemplaires.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Aux bureaux	Franco
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.40	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. volume.....	2.50	2.80
Les Joyusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre, Paris).

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

(la revue blanche)

bi-mensuelle

se rédige et s'administre à PARIS

rue Laffitte 1

et s'édite chez

Charpentier & Fasquelle

60 cent. le numéro.

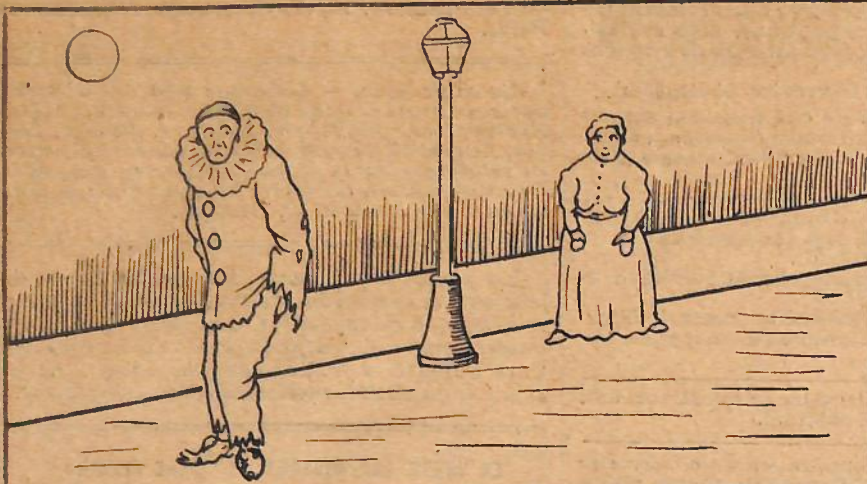
Abonnements. France 12^{frs}

Extérieur 15^{frs}

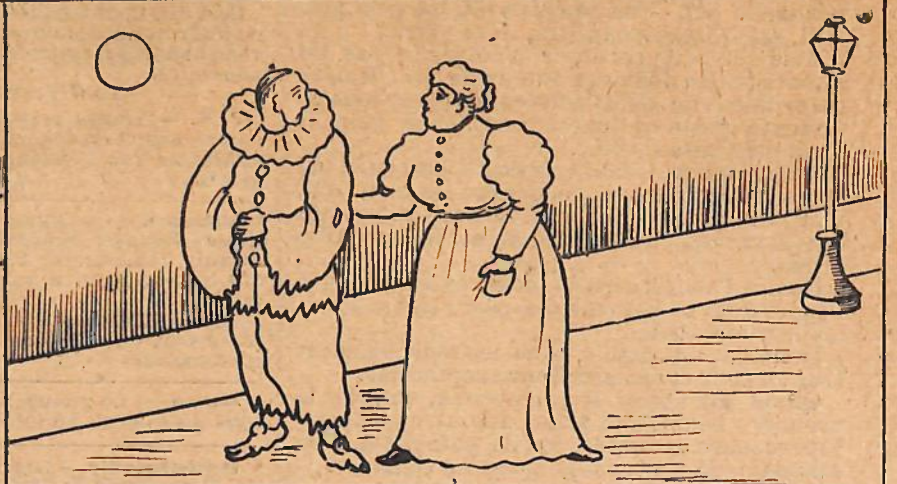
Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

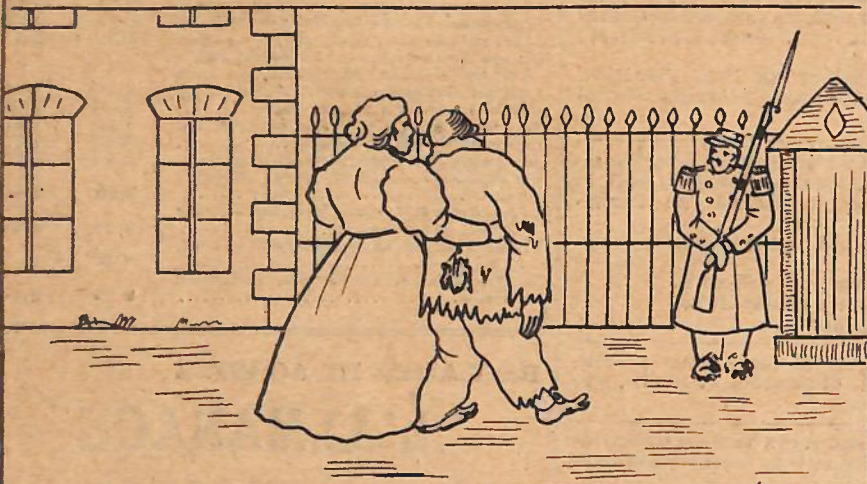
Aux Mamans !



PIERROT AVAIT FAIM : PIERROT AVAIT FROID : UNE GROSSE FEMME QUI LE REGARDAIT S'APPROCHA DOUCEMENT DE LUI



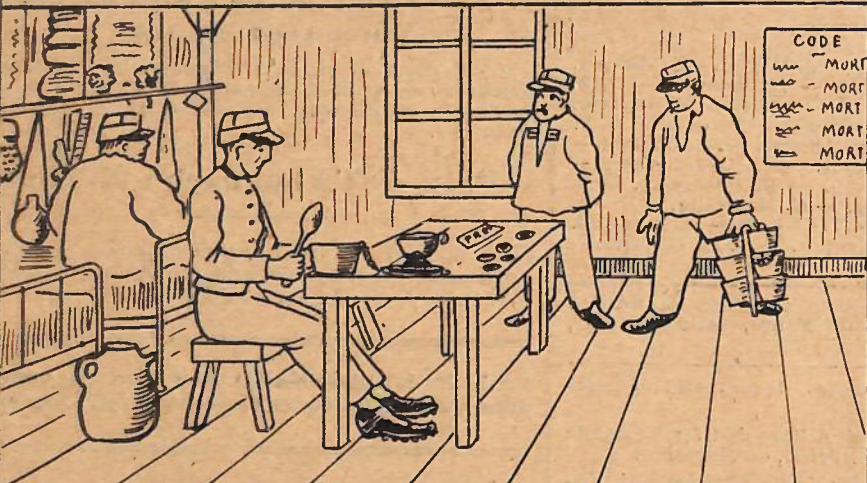
VIENS DONC MON BEAU PIERROT, LUI DIT-ELLE : CHEZ MOI, TU MANGERAS TU TE CHAUFFERAS ET TU SERAS PAYÉ... VIENS DONC



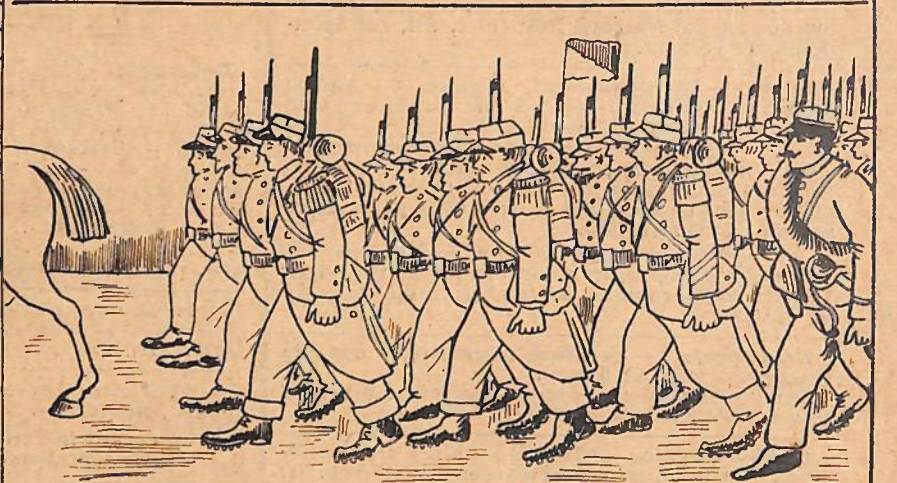
PIERROT, DÉFAILLANT, LA SUIVIT : LA FAIM CRIAIT TROP HAUT. ILS ARRIVÈRENT TOUS DEUX DANS UNE CASERNE



ON LUI DONNA DES HABITS TROP PETITS, UN KÉPI ET DES SOULIERS TROP GRANDS ET DES ARMES TRÈS LOURDES



MAIS IL MANGEA, IL BUT, ET S'IL NE TOUCHA PAS D'ARGENT IL RECUT DU MOINS QUELQUES PIÈCES DE BRONZE



PUIS, UN JOUR, ON PARTIT, MUSIQUE EN TÊTE COMME POUR UN EXERCICE OU UNE PARADE



ET, QUELQUE TEMPS APRÈS, LA GROSSE ET FORTE FEMME, QUI ÉTAIT L'ARMÉE, CÉLÉBRA LES FIANÇAILLES DE PIERROT ET DE LA MORT QUI EURENT UN CHAMP DE BATAILLE COMME CHAMBRE NUPTIALE.